

**Écrire
l'histoire**

Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

3 | 2009

Le détail (1)

Avant-propos

Paule Petitier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/931>

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 7-14

ISBN : 978-2-35698-008-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Paule Petitier, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 01 juin 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elh/931>

Tous droits réservés

Avant-propos

ON PEUT VOIR actuellement sur un site internet une photo prise lors du discours inaugural de Barack Obama, le 19 janvier dernier. Cette photo panoramique impressionnante montre les centaines de milliers d'Américains rassemblés sur le Mall du Capitole à Washington. Une foule compacte, mais harmonieuse, bien architecturée dans un espace dominé par le dôme du Capitole, organisé par les gradins, rythmé par les drapeaux... L'étonnant dans cette photo, c'est que si vous zoomez sur un point de la foule, vous pouvez détailler le visage de n'importe lequel des assistants. Par le procédé « GigaPan Epic », la contradiction entre vue d'ensemble et représentation des détails les plus infimes est résolue – d'une certaine façon du moins. Cette photo est en effet composée de l'ajustement par un ordinateur de centaines, voire de milliers de clichés. Grâce à l'emboîtement des différents niveaux de résolution, vous pouvez explorer le

cliché en changeant d'échelle. Cette photo vise à l'évidence à représenter l'idéal d'un retour à la démocratie après le deuxième mandat de G. W. Bush, l'idéal aussi d'une histoire qui ne sacrifierait ni la vision surplombante ni la prise en compte du particulier. Toutes les personnes présentes ce jour-là resteront dans l'histoire, et pas seulement le président des États-Unis. On est là devant un monument, une représentation calculée, mythique en ce qu'elle gomme les contradictions, à la fois de la démocratie et de l'histoire. Cette foule-là est idéale, à égale distance de la masse indistincte et anémique que Gustave Lebon dénonçait dans tout rassemblement nombreux, et du pur agrégat d'individus que risqueraient de devenir les sociétés démocratiques. Ici chacun construit l'événement, sans perdre sa personnalité, son individualité. Le photographe David Bergman et la technologie « GigaPan » ont parfaitement exorcisé l'« émeute de détails » où Baudelaire

voyait l'écueil de la peinture à l'âge de la démocratie¹. Idéal historique ou « *Epic fantasy* » ?

Nous ne prétendons pas que la question du détail en histoire est apparue avec l'ère des démocraties, même s'il est certain que celle-ci a avivé le problème de l'articulation entre l'individuel et le collectif, le particulier et le général. Il existe par exemple, comme le montre la lecture de Marc Hersant, une tradition de l'anecdote et de la petite histoire se rattachant à la revendication de la singularité aristocratique. Cependant, l'évolution de l'histoire depuis la période de la Restauration peut se lire à partir des révolutions épistémologiques dont le détail a été le pivot. La prise en compte de ce qui restait à la marge, considéré comme inessentiel et insignifiant du fait de son statut trivial ou de son existence fragmentaire, n'a cessé d'alimenter la découverte de « nouvelles approches » et de « nouveaux objets », pour reprendre les formules à travers lesquelles la Nouvelle Histoire a formulé son bilan. Et ces vagues successives se sont enchaînées à partir de l'exigence initiale, posée par les historiens libéraux de la Restauration, d'élaborer une histoire qui prenne en compte les différentes composantes de la civilisation et l'ensemble de la société.

Les Guizot, les Thierry, les Barante... ont fait pivoter l'histoire à partir de ce que l'historiographie classique (certes déjà mise en cause par Voltaire) plaçait à sa périphérie. À l'histoire

monarchique centrée sur les vertus du prince, ses conquêtes et ses œuvres, le programme historique formulé notamment par Augustin Thierry dans ses *Lettres sur l'histoire de France* (1820) substitue une histoire écrite en fonction de la nation, des institutions, du peuple. Pour ce faire, il faut procéder à une « révolution » que l'on pourrait traduire dans les termes de la *Gestalttheorie*. Elle conduit en effet à relire les sources en inversant le rapport fond/figure. Ce qui n'apparaissait dans les documents imprégnés de la vision du monde aristocratique ou monarchique qu'à titre de circonstances ou de détails accessoires, arrière-plan imperceptible, devient le matériau à partir duquel se réorganise l'interprétation de l'histoire. Là où de nobles généralités convenaient à exprimer l'action d'un souverain, les petits faits vrais non seulement vont fournir la base de la reconstitution de causes jugées plus importantes mais devront encore figurer dans le récit pour restituer la continuité de cette grande vie anonyme, perçue désormais comme source des transformations collectives. Fustel de Coulanges, dans sa *Monarchie franque*, invite à propos de Grégoire de Tours à ce renversement :

Il [Grégoire] n'est pas historien dans le sens moderne du mot ; il ne décrit pas l'organisme social et ne disserte pas sur le gouvernement. Mais, en revanche il nous met sous les yeux un nombre incalculable de faits ; il

1. Nathalie Piégay-Gros rappelle dans son article la réflexion de Baudelaire à propos des détails, « qui tous demandent justice avec la furie d'une foule amoureuse d'égalité absolue ».

ne se contente pas de les mentionner, il les décrit. Il se plaît aux menus détails et aux anecdotes; or ce sont justement ces détails qui nous instruisent le plus.²

En entrant dans le détail des faits, comme l'expose Guizot dans le troisième de ses *Essais sur l'Histoire de France* (1824), on se donne les moyens de dépasser une fausse généralité (celle par exemple d'un changement de dynastie) pour accéder à une généralité ayant un vrai pouvoir explicatif (l'opposition des « races » franques et gallo-romaines serait à l'origine du changement de dynastie entre les Mérovingiens et les Carolingiens). Dans *La Cité antique*, Fustel procède en collectant dans les textes d'auteurs antiques des détails, des références à de « curieux usage[s] », rarement attestés, accessoires là encore par rapport à l'objet central de la narration originale, mais dont la réunion permet de reconstituer le système du culte antique des morts avec toutes ses conséquences. Une profonde sensibilité aux détails indicateurs de mutations structurelles traverse le XIX^e siècle. Songeons à un Michelet notant dans *Le Peuple* (1846) le moment où la crise industrielle de 1842, abaissant le prix du coton à « six sols », déclenche un achat massif de textile dans une couche sociale qui n'avait pas encore eu accès au linge de maison. Cette « révolution » du linge qu'il regrette de n'avoir pas les moyens d'étudier lui paraît avoir modifié non seulement la vie matérielle du peuple mais encore la considération que se porte celui-ci.

L'attention au détail manifeste la volonté d'intégrer dans les facteurs explicatifs de l'histoire toute la dimension matérielle de l'activité humaine. La réduction de cette dimension au statut de détail relevait dans la période antérieure tant d'une conception providentielle de l'histoire que du système de la hiérarchie des genres. L'histoire, genre noble par excellence (en peinture, en littérature avec l'épopée ou l'historiographie), n'admettait pas la représentation des aspects triviaux de l'existence. Faite pour donner de grandes leçons, elle se devait de rester dans la sphère des nobles généralités. La révolution historiographique du XIX^e siècle introduit donc la peinture de genre et de mœurs à l'intérieur de la représentation de l'histoire. Elle se soucie de reconstituer les conditions de vie concrètes des hommes. Écrivant *Les Origines de la France contemporaine* (1875-1893), Taine se félicite d'avoir trouvé dans les cartons d'archives dépouillés « l'intérieur d'un presbytère, d'un couvent, d'un conseil de ville, le salaire d'un ouvrier, le produit d'un champ, les impositions d'un paysan, le métier d'un collecteur, les dépenses d'un seigneur ou d'un prélat, le budget, le train et le cérémonial d'une cour »: « Il n'y a qu'eux pour nous faire voir en détail et de près la condition des hommes³. » L'histoire intéresse désormais moins pour les leçons à tirer de tel épisode constitué en exemplum que parce qu'elle confronte à des expériences dif-

2. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. II, La Monarchie franque*, Paris, Hachette, 1888, p. 12.

3. Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, Paris, Laffont, 1986, « Préface », p. 6.

férentes de la condition historique commune aux hommes de tous les temps. Or la représentation de cette historicité suppose qu'y soit intégrée la totalité des aspects de la vie concrète et morale, dans la complexité de ses interactions.

Néanmoins, dans l'historiographie du XIX^e siècle, le détail reste majoritairement le moyen d'accès à une nouvelle forme de généralité. Il sert à substituer une hiérarchie de causes à une autre. Par souci de scientificité, et peut-être d'ordre, les historiens du XIX^e siècle rattachent les détails à des lois, à des ensembles signifiants supérieurs. Le détail est intégré à un récit et prend sens par rapport à son objet principal (constitution de la nation, de l'État, progrès de la civilisation...). La forme même du récit contribue à l'intégration du détail dans une économie signifiante. Le modèle romanesque scottien a pour rôle de soutenir la hiérarchisation signifiante des détails exprimant telle ou telle circonstance constitutive de l'historicité. L'historiographie adopte là une technique d'exposition qui évite aussi bien la prolifération « anarchique » du détail (la mise sur même plan de toutes les particularités, l'affreux égalitarisme démocratique) que la prédominance « aristocratique » de tel ou tel détail choisi. Quand Michelet raconte sa première descente dans les magasins des Archives⁴, il met en scène cette réclamation égalitariste de tous les documents à la « résurrec-

tion » pour dire qu'il revient à l'historien d'y mettre ordre, non l'ordre arbitraire de la monarchie mais l'organisation juste qui correspond à l'idée d'une totalisation du passé.

En effet, autant qu'au paradigme indiciaire, dont Carlo Ginzburg a montré l'importance dans la constitution des sciences humaines à la fin du XIX^e siècle, le statut du détail se rapporte dans la première moitié du même siècle au paradigme organiciste, avec lequel il ne se confond pas. Le fragment permet de reconstituer le tout par ses relations d'interdépendance structurelle avec les autres parties de l'organisme. Cuvier et sa méthode de reconstitution paléontologique ont été la grande référence de ce mode de pensée qui, plus que celui de la trace peut-être, en vient à brouiller la hiérarchie entre fragment et totalité. Tout fragment contient virtuellement la totalité, qu'il continue d'exprimer même en son absence. Dans *La Tâche de l'historien* (1821), Guillaume de Humboldt écrit :

Un historien digne de ce nom doit exposer chaque événement comme partie du tout, ou, ce qui revient au même, exposer à travers chacun la forme de l'histoire en général.⁵

Le détail, chez Michelet, devient symbolique. Un élément résume et emblématise l'esprit de toute une époque. Ainsi – ses détracteurs y trouveront

4. Michelet, *Œuvres complètes IV, Histoire de France I*, Flammarion, 1974, p. 611-614.

5. G. de Humboldt, *La Tâche de l'historien*, introduction de Jean Quillien, trad. et notes d'Annette Disselkamp et André Laks, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, 1985, p. 72.

à se gausser – du serpent, instrument de musique du Moyen Âge dans lequel l'historien voit l'incarnation même de la stérilité et de l'ennui de cette période (Introduction de *Renaissance*).

Bien qu'enserré dans une structure interprétative qui articule sa particularité à la généralité, le détail a aussi pour fonction de déstabiliser le rapport entre le particulier et le général et de défaire les structures qu'il a contribué à étayer. Dans *La Cité antique*, le tournant de l'analyse repose sur la prise en compte d'un fait périphérique non évoqué jusqu'au livre IV, le fait que certains groupes de la cité n'avaient pas accès au culte des morts et au statut social que celui-ci conférait. L'intégration de cet élément jusque-là non pris en compte (donc considéré comme accessoire) relance alors la réflexion, c'est justement le fait qui va provoquer la dissolution de la cité antique. Le détail exclu est ici cela même qui explique l'évolution du système parfaitement cohérent et atemporel. C'est dans le détail que se niche le devenir. Au xx^e siècle, la micro-histoire mettra en cause à travers son analyse de cas particuliers une hiérarchie admise de causes fonctionnant du haut vers le bas et qui voudrait que les faits secondaires soient expliqués par des lois plus générales. La micro-histoire invente la catégorie d'« exceptionnel normal », à travers laquelle la singularité apparaît comme ce qui s'inscrit latéralement dans une norme sans pouvoir être subsumée par celle-ci. L'article de l'un des théoriciens majeurs de cette

école, Edoardo Grendi, traduit ici pour la première fois en français par Pierre Savy, donne la mesure des propositions théoriques de cette catégorie.

Le détail n'est pas seulement ce qui fait pivoter l'histoire, ce qui lui fait découvrir et explorer de nouveaux champs, mais aussi ce qui manifeste ses tensions insolubles, entre explication et compréhension, entre généralisation et particularisation, entre constat de ce qui est advenu et attention aux possibles non actualisés.

Ainsi le détail peut-il contrecarrer une rationalisation de l'histoire en fonction de principes abstraits (l'esprit, le progrès, la civilisation constitués en entités autonomes) ou d'un intérêt supérieur faisant fi de l'humain. Contre un sens de l'histoire qui occulterait la destruction, l'oppression, la persécution, les détails rappellent l'impératif moral, le droit, la sensibilité, dans l'écriture de l'histoire. Le détail est poignant, il est le *punctum* qui déclenche à la fois le sentiment navrant de l'historicité (de l'unicité d'un moment) et la douleur de la mort individuelle. Michelet termine ainsi le récit du sac de Dinant par l'armée de Philippe le Bon en citant les menus objets découverts dans les cendres de la ville et notés dans les registres bourguignons : « Vivants souvenirs d'humanité, qui sont restés là pour témoigner que ce qui fut détruit, ce n'étaient pas des pierres, mais des hommes qui vivaient, aimaient⁶. »

6. Michelet, *Histoire de France*, tome IV, dans *Œuvres complètes VI*, Paris, Flammarion, 1978, p. 336.

L'attention au détail correspond en effet souvent à une démarche historiographique qui prend en compte les vaincus, les opprimés, voire qui cherche à reconstituer leur histoire, leur point de vue, écrasé, mutilé, condamné justement à ne subsister que sous forme de fragments presque insignifiants, par celui des vainqueurs. Ce projet, qui a guidé Michelet dans *La Sorcière*, se retrouve dans la micro-histoire et son intérêt pour des objets ou des personnages des marges de la société. Dans ce numéro, l'article de Jean-Pierre Le Glaunec illustre une démarche qui cherche à rendre leur visibilité aux dominés (les esclaves fugitifs) à travers le discours des dominants (les propriétaires d'esclaves). Le détail peut être considéré comme la marque des possibles non advenus de l'histoire ou la trace des défaites, des blessures que l'histoire officielle a cherché à occulter, à dissimuler sous une continuité fallacieuse. C'est le sens que lui prête un philosophe comme Walter Benjamin, à l'affût dans les capitales de ces hiéroglyphes de la mémoire refoulée.

La circulation harmonieuse entre les différentes échelles auxquelles travaille l'historien apparaît bien comme un leurre. Il serait illusoire de penser qu'une histoire générale pourrait résulter de l'addition de toutes les études de cas particuliers. Chaque échelle a sa logique, ses questionnements, ses réponses différentes à des interrogations différentes. Ce que l'on gagne à considérer les faits à une échelle donnée ne peut être transposé dans une

autre. Et pourtant, l'histoire doit faire avec cette hétérogénéité – peut-être par le biais d'un montage. C'est la proposition de Siegfried Kracauer, sans doute influencé en cela par sa connaissance approfondie du cinéma, selon l'hypothèse de Claude Millet dans une lecture comparant sa référence aux échelles à celle de Carlo Ginzburg. Michelet avait décrit dans *L'Oiseau* un regard idéal d'historien (celui même de l'oiseau) qui embrasse de vastes espaces mais est aussi capable de saisir un détail imperceptible.

L'attention au détail entre en effet en tension avec l'histoire vue comme totalité ou comme processus de totalisation. On constate chez Michelet que l'hypertrophie du détail (qui est de plus en plus relevée par la critique sous le Second Empire) va de pair avec le démantèlement d'une vision linéaire de l'histoire. Plus le détail est mis en avant, plus la totalisation est compromise. Chez Tolstoï, dans *Guerre et paix*, l'accumulation des petites causes dans le récit des événements historiques barre la possibilité de toute explication surplombante (de ce fait le romancier russe pourrait, selon Paul-André Rosental, être considéré comme un précurseur de la micro-histoire⁷). Victor Hugo, lui, montre dans *Les Misérables* les multiples causes qui font converger vers la barricade un certain nombre de personnes et le saut qualitatif entre vie individuelle et engagement collectif politique sans éliminer pourtant une perspective générale sur l'événement.

7. Article « Micro-histoire », dans *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006, p. 758-760.

Avec l'effacement de la vision de l'histoire comme totalité, le détail prend un sens nouveau, celui que développe *Anastylose*, commenté ici par Bastien Gallet. Il ne s'agit plus d'un *particolare* (une particularité de l'objet considéré) mais d'un *dettaglio* (une découpe faite par l'œil de l'observateur ou par tout autre agent), pour reprendre la distinction de Daniel Arasse⁸. Loin d'être processus de totalisation, l'histoire « détaille », elle coupe des morceaux dans le gros, dit Bastien Gallet. Elle est vue comme ce qui fragmente, délite : elle détruit les œuvres du passé mais elle atteint aussi le sujet dans son intégrité. Chez un romancier comme Claude Simon, l'Histoire est ce qui défait le « moi » et décompose le monde. L'artiste, ou même l'historien, rendra compte du travail de l'Histoire s'il met en évidence ce découpage, et le montage qui s'ensuit, peut-être le seul mode de manifestation de l'Histoire. Pour Jean-Luc Godard il en va bien ainsi (Suzanne Liandrat-Guigues). L'histoire ne peut être faite que sur le mode du montage, comme en témoigne la conception de son *Histoire(s) du cinéma* et d'*Allemagne 9-0* (où la réunification de l'Allemagne devient le symbole d'un processus historique de collage, redoublé par la rencontre improbable de Don Quichotte et de Lemmy Caution sur l'écran). Le plasticien Cueco, comme il l'explique dans son entretien avec Itzhak Goldberg, procède lui aussi par découpe. Dans *Les Géorgiques*, Simon

s'élève contre toute totalisation, toute unification de l'Histoire par un sens. Cela se traduit par un texte qui monte des documents d'archives et un récit qui juxtapose et entremêle l'expérience de sujets différents confrontés à des guerres différentes. Chez Aragon en revanche, la tension entre collage de détails érudits et unification par le récit se maintient (Nathalie Piégay-Gros). L'expérience conduite récemment par Philippe Artières et un groupe d'historiens sur *Le Dossier Bertrand*⁹ manifeste la sensibilisation des chercheurs eux-mêmes à ce type d'interrogations (sur la synthèse impossible et l'importance du montage).

Mais le détail pose aussi la question du refoulé de toute interprétation. Une conception positiviste de l'histoire pourrait donner à croire que la recherche complète peu à peu le canevas du passé par la découverte de nouveaux détails. Or, comme le rappelle le commentaire de la « critique policière » de Pierre Bayard par Sylvain Venayre, le détail en fait est presque toujours là sous les yeux comme la lettre volée de Poe, mais invisible à travers les grilles de lecture habituelles. Gerd Krumeich donne ici un exemple magistral d'inattention à un détail d'une chronique qui aurait pourtant permis d'éclairer les dénégations de la Pucelle lors de son procès. Dans *Le Bracelet de parchemin* (2003), Arlette Farge ne remarque-t-elle pas elle aussi que certains objets conservés dans les

8. Daniel Arasse, *Le Détail*, Paris, Flammarion (Champs), 1999.

9. Philippe Artières, Anne-Emmanuelle Demartini, Dominique Kalifa, Stéphane Michonneau, Sylvain Venayre, *Le Dossier Bertrand. Jeux d'histoire*, Paris, Manuella, 2008.

dossiers d'archives, comme ce bracelet de parchemin auquel elle s'est intéressée, sont restés longtemps invisibles sans doute en partie parce qu'ils contredisaient l'idée toute faite de l'homme du peuple et de son absence de rapport à la culture écrite? *A contrario*, le détail peut cristalliser ce qui se maintient fragilement de conscience historique dans des situations extrêmes, comme le montrent ici à propos du peintre Czapski Guillaume Perrier et Agnieszka Zuk.

Le détail pose donc la question de ce qui n'accède pas à notre analyse de l'histoire, de l'événement, de ce que nous nous défendons de percevoir. En ce sens, le rappel de tel détail constitue souvent un geste polémique et démystificateur. C'était le cas des anecdotes dans les Mémoires d'Ancien

Régime, dans la mesure où elles proposaient une vision relativement subversive de l'histoire, en contradiction avec la causalité fabriquée par l'histoire officielle. Michelet en use lorsqu'il monte en épingle, si l'on peut dire, la fistule à l'anus de Louis XIV pour subvertir la hiérarchie convenue des causes en régime monarchique dans le tome XIII de *l'Histoire de France*. Dans cet usage, le détail est bien *dettaglio* en ce qu'il manifeste l'acte d'un sujet (comme le dit Daniel Arasse) et peut devenir le manifeste d'un geste politique. On ne s'étonnera donc pas que Jean-Marie Le Pen ait fait pour le pire du « détail » l'emblème de sa différence idéologique, mais on verra avec Philippe Forget que, dans cette affaire, le fameux « détail » est sans doute l'arbre qui a caché la forêt.